

L'économie et la richesse des pauvres

1998-10-20

Kevin Conway

M. Majid Rahnema a passé la majeure partie de sa carrière à réfléchir à la pauvreté. Il admet lui-même qu'il fut un temps où l'universitaire iranien qu'il est se sentait écrasé par le problème de la pauvreté et son incapacité de présenter de nouvelles idées sur la question. C'est dans les rues de Calcutta qu'il s'est éveillé à une vision nouvelle plus radicale de la pauvreté et des pauvres.

«C'est ici, lorsque je me suis impliqué plus profondément avec des gens qui avaient travaillé avec [les pauvres de Calcutta], que j'ai commencé à avoir honte de penser que ces gens, qui faisaient preuve de tellement de créativité et d'imagination face à leurs problèmes, étaient les pauvres et que c'est nous qui étions les riches», affirme-t-il.

Pendant la majeure partie de sa vie active, M. Rahnema avait toujours supposé que par définition, «les pauvres étaient pauvres». En utilisant les bons leviers économiques pour mieux gérer des ressources rares, il pensait que des spécialistes du développement comme lui «pourraient améliorer leur situation».

L'expérience qu'il a vécue à Calcutta l'a poussé à entreprendre un voyage personnel qui l'amènerait à rejeter comme non pertinentes ces deux hypothèses généralisées.

«Il faut étudier les sociétés et les personnes que nous jugeons pauvres, affirme M. Rahnema, les examiner et les aborder en fonction d'éléments autres que cet aspect négatif que nous appelons la pauvreté. Leur richesse réside dans leurs relations interpersonnelles, dans ce qu'ils peuvent faire ensemble et dans leur relation avec la nature. Bien entendu, les sociétés que nous jugeons pauvres n'ont pas produit beaucoup de biens de consommation ou de machins que nous considérons aujourd'hui comme de la richesse.»

M. Rahnema affirme que beaucoup de sociétés jugées pauvres ont en fait tout simplement un concept différent de la richesse. Comme la richesse, la pauvreté est un concept social enraciné profondément dans les perceptions culturelles.

Il affirme que ce sont le colonialisme et, plus tard, les efforts de développement qui ont perpétué un grand nombre des vues actuelles sur la pauvreté. Les partisans de ces deux systèmes ont commis une erreur fondamentale lorsqu'ils ont «commencé à étudier les sociétés en dehors de leur réseau de relations».

Chaque système ou société établit son propre réseau de relations afin d'atteindre ses buts et crée en cours de route son propre sentiment de valeur - de richesse et de pauvreté. Selon M. Rahnema, «la richesse ou les choses n'ont aucune valeur en soi. On attribue de la valeur à quelque chose par une convergence de relations et de perceptions culturelles des besoins ou de la pauvreté. En Perse, par exemple, est pauvre celui qui n'a personne pour s'occuper de lui.»

Les partisans du développement économique ont considéré que c'était une façon de transformer en abondance la rareté dont ils étaient témoins et qu'ils qualifiaient de pauvreté. Le développement économique a toutefois eu l'effet contraire - la rareté fait partie intégrante du système.

«Une personne moderne, c'est quelqu'un qui a des besoins illimités, affirme M. Rahnema. L'économie prétend pouvoir fournir à une telle personne les moyens illimités dont elle a besoin pour satisfaire à ses besoins.» Le problème, c'est que «les besoins se créent beaucoup plus rapidement et de façon beaucoup plus sécuritaire que les ressources nécessaires pour y satisfaire. Ce qu'on trouve en haut de la pyramide, c'est un groupe restreint de personnes qui peuvent satisfaire à ces besoins et, en dessous, une masse plus importante de gens que l'on ne pourra jamais satisfaire.»

Selon M. Rahnema, tout le concept d'une société structurée en fonction de la rareté va à l'encontre de l'optique mondiale du passé et que l'on retrouve encore dans les sociétés plus traditionnelles qui se considèrent comme un élément d'un tout abondant. Selon ces sociétés, «l'être humain est une personne qui a dû apprendre l'art de vivre avec la nécessité».

Le concept dominant du développement économique comme clé qui permettrait de soulager la pauvreté a mis la charrue devant les bœufs à de nombreux égards. M. Rahnema cite le Brésil et les États-Unis en exemples. Dans le premier pays, les taux de mortalité infantile et la faim sont excessivement élevés dans certaines régions, même si le pays est le plus gros producteur et exportateur de protéines au monde. Les États-Unis sont la puissance économique mondiale, mais les statistiques gouvernementales indiquent que de 30 à 40 millions de personnes vivent au-dessous du seuil de la pauvreté fixé par le gouvernement fédéral.

«Ce n'est pas parce que l'on a plus et que l'on crée davantage que l'on change la situation», affirme M. Rahnema.

Lorsqu'on lui demande s'il y a une solution à la pauvreté, il répond : «C'est la mauvaise question à poser, pour la simple raison que la pauvreté n'a pas la même signification pour tous. Pour certaines personnes, la pauvreté est une bénédiction et non un problème. C'est toutefois une calamité pour le démuné moderne dont on a détruit tout le mode de vie et les moyens de le protéger au nom du progrès économique. Les questions doivent être claires et plus pointues.»

Il revient à Calcutta pour illustrer son argument. «Les habitants de Calcutta qui n'ont que deux ou trois mètres carrés comme espace vital trouvent leurs propres solutions parce qu'ils savent exactement à quelle question il faut répondre.»

Si l'on considère comme pauvres les personnes qui ont peu pour se nourrir, se loger, se vêtir ou s'éduquer, M. Rahnema poserait une série de questions afin de dégager les réponses qui laissent entrevoir des solutions. Par exemple, que doit faire la société pour assurer que les gens ont accès à l'éducation et aux soins de santé, et qu'ils ont à se loger?

Les questions doivent être plus précises, plus concrètes et fondées sur la réalité de ceux que nous cherchons à aider. En dernière analyse, toutefois, il est d'avis qu'il sera très difficile de changer les opinions enracinées sur les pauvres et la pauvreté. À cette fin, nous devons examiner les croyances et les valeurs qui sous-tendent les modèles économiques et sociaux dominants d'aujourd'hui. Selon M. Rahnema, «nous évitons les questions pertinentes parce qu'elles sont beaucoup plus sérieuses et obligent peut-être à adopter des façons radicales totales d'aborder notre mode de vie et la société que nous sommes - ce que nous ne voulons pas remettre en question.»